

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice DUBOURG

Discours prononcé par S. Exc. Mgr Maurice Dubourg,
archevêque de Besançon à la Basilique abbatiale et
cathédrale de St-Maurice le 22 septembre 1951

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 313-321

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

DISCOURS

*prononcé par S. Exc. Mgr Maurice Dubourg,
Archevêque de Besançon*

à la

*Basilique abbatiale et cathédrale de St-Maurice
le 22 septembre 1951*

*Excellences ¹,
Monseigneur ²,
Messieurs les Chanoines,
Mes frères,*

A la date du 22 septembre, le martyrologe romain annonce en ces termes la fête de St-Maurice et de ses compagnons martyrs : « A Sion en Valais, dans les Gaules, au lieu nommé Agaune, on célèbre la naissance au ciel des saints martyrs Thébains Maurice, Exupère, Candide, Victor, Innocent, Vital, avec leurs compagnons de la même légion ; mis à mort sous l'empereur Maximien, ils ont illuminé leur mort par leur passion glorieuse. »

¹ NN. SS. Haller, évêque-abbé de St-Maurice, et Flusin, évêque de St-Claude.

² Mgr Adam, prévôt du Grand-St-Bernard.

De cette liste de Saints nous retiendrons particulièrement le nom du légionnaire Maurice, puisqu'il est le patron de cette Abbaye et que nous sommes assemblés aujourd'hui en cette église abbatiale pour célébrer ses louanges et recourir à son intercession.

C'est pour l'Archevêque de Besançon un honneur dont il est flatté et une joie qu'il ne cherche pas à dissimuler, de répondre à l'invitation que vous avez bien voulu lui adresser, cher Monseigneur, de participer à cette journée de fête et de parler de votre saint Protecteur.

Puis-je ne pas trop vous décevoir et ne pas tromper l'attente de ce pieux auditoire en rappelant les circonstances du martyr de S. Maurice et en cherchant dans ce jeune héros un exemple de force et de sérénité chrétienne dont nous avons aujourd'hui encore un incontestable besoin.

I

Nous sommes au troisième siècle de l'ère chrétienne. La puissance de Rome, faite de sa foi patriotique, de son unité, de l'expérience de son armée et de sa supériorité numérique sur ses adversaires, cette puissance est ébranlée.

Une civilisation va disparaître qui n'était fondée que sur la force. Un monde va sombrer parce qu'il n'a plus d'idéal. Le naufrage ne surviendra qu'au IV^e siècle, mais déjà tout ce III^e siècle est secoué des convulsions de l'Empire agonisant lentement miné par un mal incurable, une sorte de gangrène progressive qui le travaille aussi bien de l'extérieur qu'à l'intérieur.

Aux frontières, c'est la révolte des provinces, c'est le soulèvement de tous ces peuples que courbait sous son joug l'invincible puissance des légions romaines.

Tous ces peuples ont été envahis, vaincus, mais non conquis.

Rome, après avoir défait et taillé en pièces leurs armées, a pu les violenter, les plier sous son joug, déporter leurs populations, faire de leurs hommes et de leurs femmes des esclaves. Elle n'a pas conquis leur âme. La

Force jamais ne conquiert les âmes. N'ayant su employer que la force, Rome ne pouvait pas faire œuvre durable. A mesure que diminuait la force qui les subjuguait, ces peuples vaincus allaient se réveiller, se redresser et lutter contre leur agresseur, — tous, Bataves, Sicambres, Frisons, Bructères sur le Rhin, Marcomans et Daces sur le Danube, Parthes, Juifs et Perses sur l'Euphrate. Contre ces peuples révoltés Rome envoie des légions : la force, toujours la force. Mais le temps est proche où la force va être de plus en plus impuissante devant la vie.

Au contact des peuples qu'elle avait vaincus et asservis, la ville impériale s'était transformée et affaiblie. Écrivains, historiens et philosophes grecs exerçaient leur influence et leurs ravages. Ils enseignaient à ce peuple romain autrefois si rigide et si religieux l'art de se libérer de tout, de la religion et de la patrie, du travail et de la fatigue.

Dès ce troisième siècle, la religion romaine est envahie par les dieux grecs et les dieux orientaux. Quelle morale allait engendrer une telle religion !

Au vrai, il s'agissait bien plutôt de superstitions que de religions. L'âme de Rome disparaissait. Il ne restait plus dans le peuple que des appétits que rien ne pouvait ni maintenir, ni assainir. D'où la dissolution des mœurs dont si souvent la cour impériale donnait le plus écœurant exemple. Le désordre et la débauche étaient partout leurs désastreux ravages. La famille, cette famille romaine, naguère encore si solide, était de plus en plus sapée et désagrégée par le divorce devenu monnaie courante. Aucune femme, nous dit Sénèque, ne peut rougir de rompre son mariage, puisque les dames les plus illustres ont pris l'habitude de compter les années, non plus par les noms des consuls, mais par ceux de leurs maris. Elles divorcent pour se marier et se marient pour divorcer.

Dans des unions si éphémères la stérilité est de règle. Autre conséquence de ce relâchement des mœurs et de cette disparition de tout idéal : la division des classes. Allant jusqu'au mépris des uns et à la haine des autres : d'un côté les puissants, ensevelis dans le luxe, étalant leur provocante richesse et se vautrant dans le stupre ;

de l'autre le peuple, tenace et travailleur, qui demande à l'Etat du pain pour s'en nourrir et du sang pour s'en repaître : panem et circenses ; plus bas encore, la plèbe, ce prolétariat croupissant, poings serrés, dans un véritable dénuement.

On n'en finirait pas de dénombrer les symptômes d'une ruine prochaine. « Jamais, écrit à cette époque un des auteurs de l'histoire d'Auguste, jamais il n'y eut moins d'espérance et de salut. »

Apparemment cet auteur avait raison. Mais répondant à ce cri tragique d'un historien qu'hypnotisait le spectacle du désordre et de l'immoralité de Rome décadente, un autre historien doué d'un œil pénétrant allait pouvoir écrire : « Et cependant tout au long du troisième siècle, avec beaucoup de sang et de souffrance, se préparait dans les profondeurs de l'histoire le triomphe du Christ que le quatrième accomplira. »

Une nouvelle religion en effet avait pris naissance, qui venait de la croix de Jésus. Entre cette religion du Christ et l'Empire romain éclata un conflit qui devait durer trois siècles et se terminer, après de nombreuses et sanglantes persécutions, par le triomphe du Christianisme et la ruine de l'Empire.

Parce qu'ils vivaient sans se mêler aux fêtes et aux cérémonies officielles, sans solliciter les fonctions publiques qui les auraient obligés à faire acte d'idolâtrie, les disciples du Christ étaient suspects : on portait contre eux les accusations les plus stupides, dépourvues de tout fondement : ce sont des magiciens, disait-on, des hommes ridicules qui admettent des histoires extravagantes, qui adorent un Dieu qui s'est laissé crucifier, des criminels qui se cachent pour célébrer leurs fêtes, qui, dans leurs cérémonies occultes, mettent à mort un enfant, des êtres dangereux qui refusent de brûler l'encens devant la statue de l'Empereur ou devant celle de Jupiter, des citoyens qui détestent l'Etat et les divinités romaines. Bref, ces chiens de chrétiens méritaient le mépris, la haine, la torture.

Voilà pourquoi on les persécutait. Le Christ avait dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Qui donc pouvait admettre une telle doctrine

dans un pays où, d'après la constitution impériale elle-même, le prince était considéré comme une sorte de Dieu. L'obéissance à l'empereur était non seulement un devoir patriotique, mais aussi un devoir religieux.

La lutte était inévitable entre les disciples du Christ et les adorateurs des divinités païennes, disons-mieux, entre l'Eglise naissante et l'Etat païen. Dès la fin du 1er siècle, les chrétiens forts de leur foi, guidés par l'Esprit-Saint, conscients du devoir qui leur incombe d'obéir à l'ordre du Christ qui les a sacrés ses témoins — « vous serez mes témoins » — les chrétiens se sont répandus dans la masse de ce monde en décomposition, comme un levain puissant qui le travaille en étendue et en profondeur.

« Vous serez mes témoins », qu'est-ce à dire, sinon que dans ce monde romain qui se perd dans l'extraordinaire multiplicité des dieux, ils affirment l'existence d'un Dieu unique et son infinie transcendance.

« Vous serez mes témoins »... Témoins de quoi ? de l'existence d'un idéal assez beau pour qu'on puisse lui sacrifier tout, et pour que de lui ruisselle la joie, dans une vie tout entière tendue vers lui, idéal assez élevé pour que jamais dans sa poursuite on ne puisse en arriver à cet écoeurement qui s'appelle la satiété. Cet idéal, c'est Dieu lui-même, qui se révèle dans la personne de son Verbe fait chair, Jésus...

« Vous serez mes témoins » : Témoins de qui ? Témoins de l'amour. A ce monde qui ne connaît que la force et qui en meurt, le christianisme apporte cette sensationnelle révélation : Dieu est Amour.

C'est par l'Amour qu'on Lui ressemble et qu'on tend vers Lui ; par l'Amour de Dieu et par l'Amour du prochain, puisque tous les hommes, libres et esclaves, sont nés du même Père et rachetés par le même sang divin. Ils sont donc tous frères et comme tels ils doivent tous être unis par les liens d'une même charité.

« Vous serez mes témoins » : Témoins de quoi encore ? des vertus qui sont de l'essence même du christianisme, et que le Christ a révélées dans le sermon sur la montagne : la pauvreté et la douceur, l'amour de la justice et la miséricorde, la patience dans les épreuves et la paix.

De tout cela et par tout leur être, par toute leur existence, par la parole et par l'exemple, par la sérénité et par la joie qui est en eux, les chrétiens des premiers temps, notamment ces chrétiens du troisième siècle dont nous venons de parler, témoignent rudement, face à cet empire agonisant.

Au nombre de ces héroïques chrétiens, logiques avec leur foi, nous saluons aujourd'hui — en ce lieu saint — avec une profonde émotion, ceux qui tombèrent tout près d'ici, à la fin de ce troisième siècle, Maurice et ses soldats.

Ils appartenaient à une de ces légions dont j'ai parlé précédemment que l'Empereur appelait à son secours pour s'opposer aux émeutes et aux soulèvements des peuples qui menaçaient la sécurité de l'Empire. Qui étaient ces soldats ? A la vérité, nous ne savons que peu de choses certaines à leur sujet.

Par S. Eucher, évêque de Lyon au cinquième siècle, nous avons appris que ces légionnaires venaient de Thèbes, en Egypte, d'où le nom de légion thébaine.

Ils s'arrêtèrent dans les défilés d'Agaune près d'Octodurum, aujourd'hui Martigny. Pourquoi est-ce en ce lieu que Maurice et ses compagnons furent amenés à proclamer leur appartenance à la religion du Christ ? Reçurent-ils de l'Empereur, à la suite d'une dénonciation, un ordre de sacrifier aux idoles et refusèrent-ils d'obéir à cette injonction menaçante, ou attirèrent-ils sur eux par une loyale profession de foi chrétienne les foudres de l'Empereur ? L'histoire authentique ne nous en dit pas si long. Ce que nous savons, ce que depuis un temps immémorial la tradition rapporte, et cela suffit à notre piété, à notre admiration et à notre édification, c'est que sur l'ordre de Maximien, en ces lieux, la légion thébaine fut décimée deux fois pour punir de leur impiété son chef et ceux de ses compagnons qui, comme lui, refusaient d'offrir des sacrifices aux idoles que les Romains adoraient. Par ce refus et par l'affirmation de leur foi, Maurice et ses compagnons ajoutèrent un nouveau et magnifique témoignage aux innombrables témoignages que, depuis plus de deux siècles, ne cessaient de rendre les chrétiens de toute classe sociale et de tout âge.

Comment ne nous inclinierions-nous pas bien bas devant

une telle foi, une telle indépendance, un tel courage et une mort si sublime et si émouvante dans sa simplicité.

Des siècles ont passé, durant lesquels le souvenir de Maurice et de ses compagnons ne s'est pas effacé. Dès le quatrième siècle, les chrétiens élevèrent en ces lieux une basilique en l'honneur de S. Maurice. Deux siècles plus tard, au sixième siècle, le roi Sigismond fondait une abbaye dans laquelle les Chanoines réguliers devaient s'établir, six siècles plus tard.

Fidèles à la mission qu'ils s'étaient assignés, vos pères ont gardé et développé le culte de S. Maurice, et aujourd'hui encore, vous êtes là, Messieurs les Chanoines, rappelant par votre seule présence qu'ici le sang des martyrs a coulé et que par leur martyre, Maurice et ses compagnons nous ont donné d'admirables enseignements qu'il nous est bon de recueillir avec piété en un tel jour.

II

Sanguis martyrum, semen christianorum, dit le vieil adage chrétien : le sang des martyrs est une semence de chrétiens. N'oublions jamais cette réconfortante vérité que l'histoire ne cesse de nous rappeler. Plus qu'à d'autres époques, elle est d'une incontestable actualité.

De ce troisième siècle durant lequel l'Empire romain, jusqu'alors si solide, commença à chanceler sur ses bases, on peut dire qu'il marque la fin d'une civilisation, l'agonie d'un monde. A la civilisation romaine fondée sur la force se substitue la civilisation chrétienne, apportée par l'Évangile de Notre divin Sauveur, qui prêche aux hommes un message nouveau. Le message de l'Amour : « Aimez-vous les uns les autres ». Rien ne l'empêchera de se répandre à travers le monde, tout au long des siècles, ni les distances quasi infranchissables, ni la diversité des races et des langues, ni la barbarie des mœurs, ni les persécutions. Conformément à la parabole du grain de sénévé, la petite graine jetée par le Christ d'abord, par ses apôtres ensuite à travers le monde grandira et deviendra un grand arbre dont l'ombre s'étend sur tous les continents.

Et voici qu'aujourd'hui, comme à la fin de ce troisième siècle, paraphé d'un trait rouge par le sang de Maurice et de tant d'autres martyrs, notre civilisation occidentale est terriblement ébranlée. Parce qu'elle a cessé de croire au message du Christ, parce que de plus en plus elle a rejeté la loi d'amour et n'a pas voulu connaître que la force, elle est elle-même menacée de disparaître.

C'est la même gangrène de décomposition qui ronge notre monde moderne : l'absence d'idéal qui va de pair avec un matérialisme de plus en plus répandu — la perte de la foi — la dissolution des mœurs qui faisait dire à notre philosophe Bergson que nous vivions dans une civilisation aphrodisiaque — le divorce qui vient saper les familles et la stérilité volontaire qui souvent en résulte — l'affrontement terrible de deux classes ennemies dont l'une a tout et l'autre rien — la floraison des devins, des magiciens et de toutes les superstitions — l'immense désespérance des meilleurs qui peut aller jusqu'à cette philosophie de l'absurde qu'ont prônée les existentialistes semeurs de tristesse et de dégoût de la vie — et jusqu'à ces camps de concentration, horrible fruit d'une civilisation gangrenée dans ses moelles.

Dans ce monde, qu'avons-nous fait nous, Chrétiens ? que faisons-nous ? « Vous serez mes témoins » a dit le Christ. Sommes-nous les témoins du Christ ? Avons-nous l'air assez sauvé pour que les autres croient en notre Sauveur ? Notre Joie et notre Charité font-elles assez choc sur nos frères les hommes ?

Nous qui savons, que faisons-nous de la vérité ?

Nous qui voyons, que faisons-nous de la lumière ?

Nous qui vivons, que faisons-nous de la vie ?

Le monde a un besoin urgent de témoins, et de témoins qui aient une foi inébranlable en l'amour de Dieu, une espérance assez ardente pour rester tendus vers la Patrie, une charité qui soit comme le passage de Dieu-même dans ce monde divisé par la haine.

L'ère des persécutions est ouverte ; pas très loin de nous, au delà du rideau de fer, le sang des martyrs coule à nouveau. Et le Christ a trouvé et trouve chaque jour

des témoins qui sont prêts à se faire égorger pour leur foi.

Et nous ? sommes-nous prêts ? Qui sait si un jour le même sacrifice ne nous sera pas demandé. Mais si l'héroïsme du martyr sanglant ne nous est pas demandé, nous avons à donner notre témoignage dans l'héroïsme du devoir quotidien.

Héroïsme oui, tout est dur quand il s'agit du devoir. Il est dur de vivre de l'esprit, dur de regarder en haut, vers le ciel, quand il y a tant d'appels qui nous tirent en bas, vers la terre.

Mais c'est si bon, c'est si doux d'aimer et de faire le bien à pleines mains, de se renoncer et de se retrouver dans le Christ. Si S. Maurice et ses compagnons avaient, ici, lâchement sacrifié aux idoles, quelle vie terne et sans gloire se serait ouverte devant eux et dans quel oubli ils seraient aujourd'hui.

Mais parce qu'ils ont cru, parce qu'ils ont espéré, parce qu'ils ont aimé, ils ont été sauvés, et glorieux martyrs, ils sont pour nous des modèles qui nous engagent à témoigner à leur suite pour un jour régner avec eux dans la Joie éternelle que je vous souhaite à tous.

Ainsi soit-il.